

**Centre d'Art
Contemporain
d'Intérêt National
La Chapelle
Jeanne d'Arc**

2 rue du jeu de paume
79100 Thouars
Tél. : 05.49.66.02.25
arts-plastiques@thouars.fr



ouvert du mardi au dimanche
de 14 h 30 à 18 h 30 – entrée libre

Matrimoine / *In situ*

Une proposition de Laurent-Marie Joubert

**Exposition collective
du 24 juin au 22 octobre 2023**

Contact

> **Gaultier Boivineau**
Chargé des publics
mediation.artsplastiques@thouars.fr
06.24.24.76.42

> **Gwenolé Morvan**
Professeur relai
gwenole.morvan@ac-poitiers.fr

Dossier pédagogique

Le centre d'art

> La Chapelle Jeanne d'Arc

La chapelle Jeanne d'Arc est le dernier témoignage d'un important îlot architectural du XIXe siècle, détruit dans les années 1980. Sur l'actuelle place Berton et à l'emplacement du parking qui s'étend aujourd'hui autour du monument s'élevaient un ensemble de bâtiments disparus : l'Institution Jeanne d'Arc. Cet établissement privé était dévolu à l'enseignement des jeunes filles les plus modestes, sous l'égide des sœurs de la Retraite, une communauté enseignante originaire d'Angers.

Fondée en 1864, l'école s'agrandit jusqu'à devenir un pensionnat, puis un collège. En 1889, elle se dote de sa propre chapelle, dite du Sacré-Cœur, plus tard rebaptisée chapelle Jeanne d'Arc. Celle-ci est construite sur les plans de l'architecte angevin Émile Roffay, dans un style néogothique très en vogue au XIXe siècle. Avec son plan en croix latine, ses vitraux colorés, ses voûtes et son foisonnant décor sculpté, cet édifice présente toutes les caractéristiques d'une époque qui cite, idéalise et réinvente à loisir les codes de l'architecture médiévale.

Désertée dans les années 1970, l'école est détruite en 1988. La chapelle, vétuste et désaffectée, échappe pourtant à la destruction. Une fois restaurée, celle-ci ne tarde pas à connaître une reconversion culturelle justifiant sa conservation : les expositions s'y succèdent jusqu'à la création, en 2010, du centre d'art contemporain La Chapelle Jeanne d'Arc. Depuis 1993, près d'une centaine d'artistes français et internationaux ont ainsi porté leur regard sur cet édifice, mais aussi sur la ville, le paysage et le territoire rural du pays Thouarsais et de la Vallée du Thouet.

Aujourd'hui, le centre d'art développe un projet artistique qui prend en compte son enveloppe architecturale et sa situation géographique, avec l'ambition de diffuser la création actuelle auprès d'un public toujours plus large et diversifié. En parallèle à sa programmation, le centre d'art agit également hors les murs sous la forme d'expositions délocalisées, d'ateliers et d'évènements (rencontres, conférences, workshops). Un dispositif mobile, La Mar(g)elle, a été créé en 2003 par l'artiste Marie-Ange Guilleminot. Il permet de proposer des interventions dans des lieux partenaires, notamment au sein des établissements scolaires et des structures du secteur social et médical. Pour reconnaître et soutenir l'activité du centre d'art, celui-ci a été labellisé d'intérêt national en 2019 par le Ministère de la Culture

L'exposition

> *Matrimoine - In situ*

Coproduit avec le Château d'Oiron, le projet *Matrimoine* met à l'honneur une tradition de peinture murale sud-africaine. À Thouars, celle-ci s'incarne dans une œuvre collective peinte par des femmes muralistes, dans un riche dialogue de formes et de couleurs. Pour compléter cette proposition, un ensemble de peintures murales ont été réalisées dans le sous-sol de La Chapelle, sur un enduit de terre, d'eau et de bouse de vache. Les œuvres produites et présentées dans le cadre de cette exposition offrent une rare occasion de se confronter à une tradition artistique peu connue en occident. Elles soulèvent aussi un ensemble de questionnements d'une grande actualité : qui est artiste ? Qu'est-ce qu'une œuvre d'art ? Les pratiques traditionnelles ont-elles leur place sur la scène artistique ?

Pistes thématiques

- > Afrique du Sud
- > Patrimoine immatériel
- > Matériau terre
- > Géométrie
- > Tradition artistique
- > Héraldique
- > Motifs et couleurs
- > Peinture murale



1. Joyce Ndimande au travail dans la chapelle © Centre d'art La Chapelle Jeanne d'arc / Joyce Ndimande

***Courtyard*, une œuvre à 26 mains**

Déployée dans la nef et le chœur de la chapelle, l'œuvre *Courtyard* ouvre l'exposition *Matrimoine* dans une explosion de motifs et de couleurs. Celle-ci se présente sous la forme de **65 panneaux de signalisation peints** de motifs géométriques, disposés sur de hauts mâts métalliques [2]. Cette œuvre fut réalisée il y a une trentaine d'années, dans le cadre de la première biennale d'art contemporain d'Afrique du Sud. Invité à cette occasion, l'artiste français Laurent-Marie Joubert imagine un projet collaboratif en lien avec des femmes artistes sud-africaines, praticiennes d'une tradition de peinture murale connue sous le nom de **litema**. Une douzaine d'entre elles reçoivent ainsi un ensemble de panneaux de récupération, où sont transposés les décors habituellement peints sur les murs de leur maison.

Ce **travail collaboratif** interroge la notion d'artiste : qui est vraiment l'auteur de cette œuvre à plusieurs mains ? Pour Laurent-Marie Joubert, les peintres sud-africaines ne sont pas de simples exécutantes. Chacune d'entre-elles a en effet pu peindre en toute liberté la surface des quelques panneaux qui lui ont été confiés ; et certains sont d'ailleurs également décorés au verso. Sur le cartel de l'œuvre, Laurent-Marie Joubert est par ailleurs mentionné comme l'un des treize artistes auteur de *Courtyard*, sans distinction particulière.

Cette conception horizontale du travail artistique va au rebours d'un principe habituellement admis dans l'art contemporain : la **primauté de l'idée sur la réalisation**. De très nombreux artistes délèguent en effet l'exécution de leurs œuvres, en laissant parfois une marge d'interprétation conséquente à celles et ceux qui les réalisent. Pour autant, ils sont généralement considérés comme les seuls auteurs de leurs créations, dont l'authenticité n'est que rarement remise en question. Avec *Courtyard*, Laurent-Marie Joubert adopte une position bien différente : le dialogue et la rencontre sont les principes fondateurs de sa démarche.

Une étrange signalétique routière

Les panneaux routiers de *Courtyard* nouent un riche dialogue de formes et de couleurs avec les vitraux de la chapelle. La présence de cette signalétique urbaine dans le monument, avec ses socles en béton et ses imposants mâts cylindriques, interpelle toutefois. Quel sens peut-on donner à ce support insolite, et quel lien opère-t-il avec la chapelle ?

Laurent-Marie Joubert s'est montré particulièrement attentif à la dimension symbolique de la signalétique routière. Avec leurs couleurs franches et leurs formes facilement identifiables, ces emblèmes de la circulation sont les lointains héritiers de la tradition de **l'héraldique**, qui s'est développée dans le Moyen-Âge occidental. Les fameux blasons, dont la forme est issue de celle des boucliers, permettaient aux chevaliers de distinguer leurs ennemis sur le champ de bataille. Aujourd'hui présents dans le monde entier, les panneaux routiers sont devenus un **langage graphique universel**. Dans *Courtyard*, ce langage est détourné pour devenir le support d'une expression plastique très individuelle et pour le moins mystérieuse. Devenus illisibles, ces panneaux se sont métamorphosés en autant de boucliers rituels ou bannières identitaires, en s'éloignant de l'uniformisation culturelle dont ils sont pourtant le signe.

Car l'œuvre *Courtyard* est aussi une **ode à la richesse culturelle** de l'Afrique du Sud. Chaque panneau porte ainsi la marque de l'artiste qui l'a réalisé, selon un usage des couleurs et de la géométrie toujours identifiable. La diversité des styles est révélatrice de la véritable mosaïque culturelle dont est constituée l'Afrique du Sud. Le pays est en effet habité par non moins de onze peuples distincts, qui parlent autant de langues différentes. À cette diversité linguistique correspondent aussi des traditions artistiques différentes, ce dont la richesse graphique de *Courtyard* donne un bel aperçu.



2. *Courtyard*, 1995 © Antonin Moreau

Que comprend-on à la peinture sud-africaine ?

On observe dans les panneaux peints certains signes connus : des cœurs, des flèches ou quelques formes inspirées de lointains motifs floraux... Mais pour autant, est-on réellement en capacité de décrypter les messages que renferment ces images ? D'ailleurs, ont-elles seulement un sens ? À cette question au moins, on peut répondre par l'affirmative. L'art du *litema* est en effet lié aux divers événements qui rythment la vie d'une famille. Rites de passage, mariages et autres célébrations sont ainsi signalées par un répertoire de motifs spécifiques, renouvelé plusieurs fois par an. Cette **symbolique des formes et des couleurs** est toutefois loin d'être figée, car cette tradition, en plus de son caractère éphémère, est transmise de façon **orale**... Ce qui complique les choses ! Comment, en effet, être sûr que le sens d'un motif n'ait pas été déformé au fil du temps, voir tout simplement oublié ? Le *litema* est par conséquent **un art en perpétuelle évolution**, qui se trouve sans cesse réinventé par les artistes.

Voilà qui bouleverse de façon radicale le regard que l'on pose habituellement sur les images. Depuis des siècles, les artistes occidentaux créent en effet sur la base d'un socle commun, en puisant dans les textes et le patrimoine des époques passées. Observons le décor de la chapelle : vitraux, clefs de voûte, bas reliefs, peintures... Tout fait sens à qui sait déchiffrer une image chrétienne. Car ce décor inspiré du Moyen-Âge est tissé de couleurs et de motifs symboliques, fidèlement reproduits par des artistes du XIXe siècle, plus de mille ans après leur invention. La clef de voûte du chœur en est un exemple frappant : celle-ci représente **un chrisme** [3], entremêlement de lettres grecques formant le monogramme du Christ. Ce symbole très ancien existe depuis les premiers temps du christianisme, où il servait de discret signe de ralliement aux adeptes de cette religion, qui était alors clandestine. Un chrétien du IIe siècle après J.-C. serait donc en mesure de décrypter cette image. Peut-on affirmer la même chose pour un artiste d'Afrique du Sud ? Rien n'est moins sûr, car une telle **pérennité iconographique** n'existe pas dans les traditions orales, où tout est en mouvement. Alors, ces panneaux sont-ils symboliques ? Sans doute, mais il faut reconnaître et accepter que ce sens nous échappe en grande partie.

Vous avez dit « bouse de vache » ?

Au sous-sol du centre d'art, des peintures murales ont été réalisées par les artistes sud-africaines Maria Nokufa Motaung et Joyce Ndimande selon la technique traditionnelle du litema : les murs sont enduits d'un mélange de terre, d'eau et... de **bouse de vache** ! On ne s'attend pas à être confronté à un tel élément à l'intérieur d'un centre d'art, et moins encore dans une chapelle... Et pourtant, il s'agit d'un matériau aux propriétés étonnantes, dont les usages très diversifiés se retrouvent un peu partout sur la planète.

Dans la tradition du litema, la bouse de vache est utilisée comme tensioactif, permettant de **solidifier** le mélange appliqué sur les murs. Une fois sec, aucune odeur ne subsiste de cette déjection animale principalement constituée de fibres végétales. Outre cette tradition qui peut nous paraître singulière, la bouse de vache a **mille et un usages étonnants** : on l'emploie dans la construction, l'agriculture, l'artisanat et même dans certaines médecines traditionnelles ! En Inde, elle sert à protéger les semilles, aide à la cicatrisation des arbres, permet de stocker les récoltes ou de faire fuir certains insectes. Elle peut même être utilisée comme agent nettoyant ou comme blanchissant naturel dans certaines techniques de teinture.



3. Clef de voûte du choeur de la chapelle représentant un chrisme

On en trouve également des usages inattendus dans nos campagnes françaises, où celle-ci était par exemple utilisée comme combustible en cas de pénurie de bois. Aujourd'hui, l'industrie s'y intéresse aussi pour la production de biogaz, qui constitue une alternative aux énergies fossiles : un véritable matériau d'avenir.

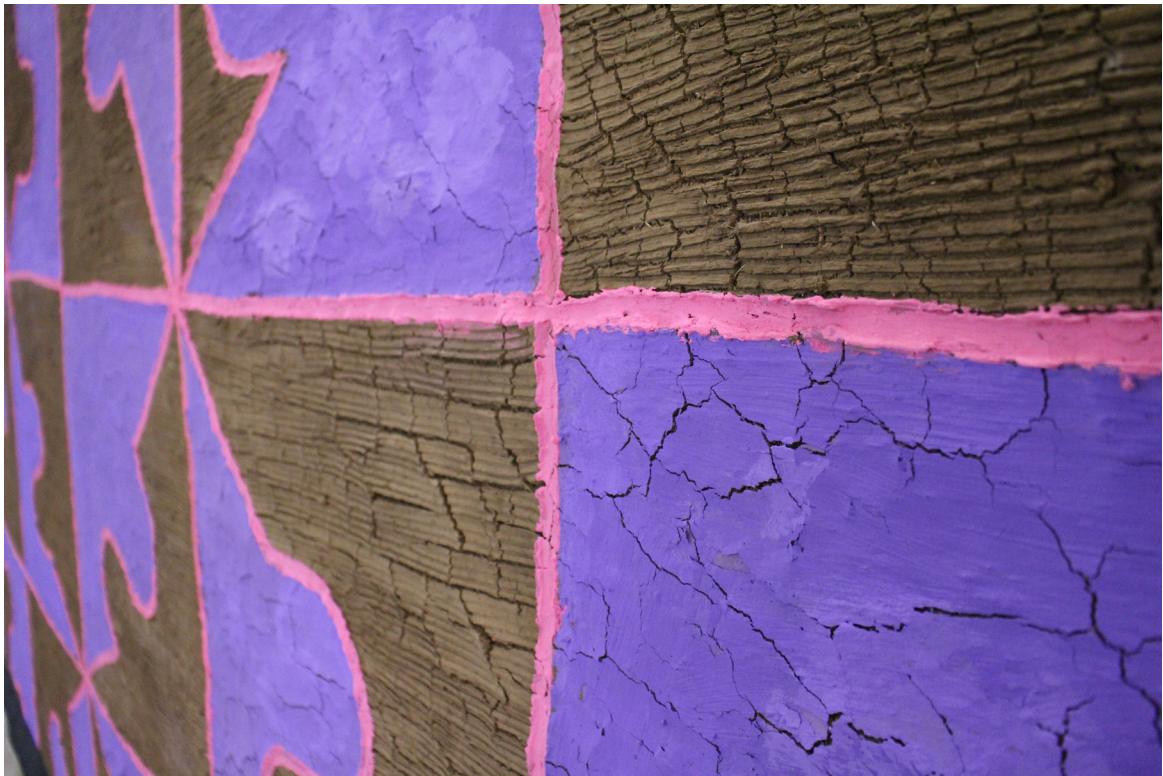
Le litema, un art de la terre

Le mélange appliqué sur les murs sert de base à un décor peint et griffé dans l'épaisseur de la matière [4, 5]. Par leur aspect texturé, ces peintures se rapprochent presque du **bas-relief** : sillons tracés au doigt ou à la fourchette, inclusions de cailloux dans quelques motifs... La lumière accroche ces aspérités et donne vie à la surface du mur. Certains de ces décors, appelés **strigile**, rappellent l'étymologie agraire du mot litema, dérivé du Ndebele *tema* : la culture de la terre. Selon les anthropologues, les sillons tracés à la fourchette évoqueraient ainsi les champs labourés avant les semailles. Cette métaphore insiste sur la **dimension féminine** de cette pratique transmise de mère en fille : en Afrique du Sud, les travaux des champs sont en effet traditionnellement dévolus aux femmes. La terre et l'eau, associées à l'idée de fécondité, sont aussi les principaux éléments constitutifs de cet art, qui s'exprime sur ce qui, dans les traditions sud-africaines, est à la fois le territoire et la métaphore du féminin : la maison.

Aujourd'hui, le litema est **une tradition menacée** par la disparition de l'architecture de terre et la perte du lien matrilineaire, par lequel s'opérait jusqu'alors sa transmission. Face à ce danger, la pratique se réinvente et évolue : les enduits à la terre sont abandonnés, les peintures modernes, plus rapides et simples d'utilisation, supplantent les pigments naturels. Même les chiffons et les plumeaux, jadis utilisés pour peindre, sont remplacés par des pinceaux. Mais surtout, l'urgence de la **transmission** se fait sentir, y compris au travers de l'exposition *Matrimoine*. Outre Laurent-Marie Joubert, deux jeunes artistes sud-africain·e·s ont collaboré avec Maria Nokufa Motaung et Joyce Ndimande. Leur participation au projet témoigne à lui seul de l'attention que porte une nouvelle génération d'artistes à cette forme d'art vernaculaire, qu'ils détournent et réinventent dans leur propre pratique pour que perdure la tradition.



4. Maria Nokufa Motaung au travail dans la chapelle © Centre d'art La Chapelle Jeanne d'Arc / Maria Nokufa Motaung



5. Détail de la fresque réalisée par Maria Nokufa Motaung dans le sous-sol de la chapelle

Pour aller plus loin...

> **Matrimoine au château d'Oiron**

Le deuxième volet de l'exposition *Matrimoine* est à découvrir au Château d'Oiron, jusqu'au 22 octobre 2023. Dans le parc du château flottent un ensemble de drapeaux réalisés par les artistes, en collaboration avec les habitant·e·s du territoire. Symbole d'unité entre les peuples, ces magnifiques bannières colorées sont issues de matrices peintes sur papier, à découvrir dans les combles du château. À ces créations s'ajoutent un ensemble d'œuvres peintes par des artistes sud-africaines et tissées dans les ateliers d'Aubusson, ainsi que quelques travaux de Laurent-Marie Joubert, qui complètent l'exposition.

Depuis les années 1990, le Château d'Oiron dispose d'une remarquable collection d'art contemporain, constituée d'un ensemble d'œuvres conçues spécialement pour le lieu ou choisies dans les collections publiques. La collection *Curios & Mirabilia* s'inspire des cabinets de curiosité de la Renaissance, dans lesquels les humanistes aimaient rassembler des objets naturels, mais aussi des artefacts venus du monde entier, collectionnés pour leur rareté et leur caractère étonnant. Plusieurs pièces de la collection s'inspirent de ce goût pour l'exotisme : les fantastiques cercueils de l'artiste ghanéen Kane Kwei, les *Alebrijes* de la famille Linares, les maquettes de Bodys Isek Kingelez... Ces œuvres produites par des artistes non-occidentaux rappellent que la notion d'art est fluctuante en fonction du contexte culturel. Tradition, artisanat, art contemporain... Autant de concepts qui traversent également l'exposition *Matrimoine*, questionnant le rapport entre les pratiques vernaculaires et la scène artistique contemporaine.

Autour de l'exposition

> L'offre pédagogique

Les visites et les ateliers de pratique artistique du centre d'art s'organisent toute l'année scolaire, sous la responsabilité du chargé des publics. Librement modulables, les propositions du centre d'art pourront s'adapter aux besoins des publics et aux programmes scolaires des différentes disciplines.

Présentation de l'offre pédagogique

Le 13/09/23, de 14 h 30 à 18 h 30

RDV au centre d'art

> Ateliers publics

Deux fois par mois, le public du centre d'art est invité à venir s'initier à une pratique artistique en lien avec l'exposition. Découverte du litema, peinture murale, sculpture sur terre... Cette offre ludique et gratuite est adaptée à tous les publics, sans limite d'âge ni pré-requis techniques.

Dates

Les 04/08/23 et 25/08/23

Les 06/09/23 et 20/09/23

Les 04/10/23 et 18/10/23

Infos pratiques

Atelier de 15 h à 16 h, précédé d'une courte visite

Gratuit, sur réservation

Réservations et renseignements

> Gaultier Boivineau

Chargé des publics

mediation.artsplastiques@thouars.fr

06.24.24.76.42

—

Labellisé centre d'art contemporain d'intérêt national par le ministère de la Culture, le centre d'art La Chapelle Jeanne d'Arc bénéficie du soutien du ministère de la Culture - Drac Nouvelle-Aquitaine, du conseil régional Nouvelle-Aquitaine, du conseil départemental des Deux-Sèvres, de la délégation académique à l'Action Culturelle du rectorat de Poitiers.

—

La Chapelle Jeanne d'Arc est membre de d.c.a / association française de développement des centres d'art, de Astre / réseau arts plastiques et visuels en Nouvelle-Aquitaine, de la Plateforme d'arts visuels du Thouarsais et de la Vallée du Thouet, avec ses partenaires le Château d'Oiron - Centre des Monuments Nationaux et le Syndicat Mixte de la Vallée du Thouet.



Direction des services départementaux
de l'éducation nationale
des Deux-Sèvres

